

Catherine Millet
Commencements

Catherine
MILLET



Catherine
Millet

Commencements

Dans un café, une adolescente observe de loin un groupe de jeunes gens absorbés dans leur discussion. Elle ne sait pas encore qu'ils préparent une revue de poésie mais, bientôt, elle attachera ses pas aux leurs. Premières lectures, premières amours, découverte de l'émotion esthétique, premiers écrits.

Catherine Millet tente de détiiser le mystérieux entrecroisement de hasards, de désirs confus, d'opportunités plus ou moins bien comprises qui conduisent une jeune fille sans bagage, sans argent et sans grande culture à quitter sa banlieue pour le Saint-Germain-des-Prés des artistes et des galeries d'art. La vie intime et la vie professionnelle inéluctablement se mêlent.

L'époque, c'est Mai 68 à Paris et l'émergence du quartier de SoHo à New York, l'apparition d'un art qui ne ressemble pas à l'art, la naissance de ce qu'on appelle aujourd'hui « l'art contemporain ».

Commencements est le récit d'une éducation sentimentale qui est aussi une éducation sexuelle et une formation intellectuelle.

Catherine Millet est entre autres l'auteur de La Vie sexuelle de Catherine M (2001), Jour de souffrance (2008) et Une enfance de rêve (2014). Elle est aussi critique d'art, directrice de la rédaction d'artpress, revue qu'elle a cofondée en 1972.

Flammarion

Commencements

DU MÊME AUTEUR

Jaume Plensa. Le Silence du scribe, Galerie Lelong & Co, 2022.

Aimer Lawrence, Flammarion, 2017.

Avec Bernard Dufour, *L'Œil du désir*, La Différence, 2015.

Une enfance de rêve, Flammarion, 2014 ; *J'ai lu*, 2015.

D'art press à Catherine M. Entretiens avec Richard Leydier, Gallimard, 2011.

Le Corps exposé, Éditions Cécile Defaut, 2011.

Jour de souffrance, Flammarion, 2008 ; Points, 2009.

L'Art contemporain : histoire et géographie, Champs Flammarion, 2006, 2009.

Dalí et moi, Gallimard, 2005.

Riquet à la houppe, Millet à la loupe, Stock, 2003 ; Livre de poche, 2005.

La Vie sexuelle de Catherine M., Seuil, 2001 ; nouvelle édition, 2014 ; Points, 2002, 2009.

Conversations avec Denise René, Adam Biro, 2001.

François Arnal : monographie de l'œuvre, Cercle d'art, 1998.

L'Art contemporain, Flammarion, 1997.

Le critique d'art s'expose, J. Chambon, 1995.

De l'objet à l'œuvre, les espaces utopiques de l'art, art press, 1994.

Roger Tallon, designer, Éditions du centre Pompidou, 1993.

L'Art contemporain en France, Flammarion, 1987 ; réédition augmentée, 2005 ; nouvelle éditions, Champs Flammarion, 2015.

Yves Klein, art press-Flammarion, 1983 ; art press, 2006.

Textes sur l'art conceptuel, Daniel Templon, 1972.

Catherine Millet

Commencements

Flammarion

© Flammarion, 2022.
ISBN : 978-2-0802-9366-4

Amours et poésie

Quatre garçons

Les quatre garçons s'étaient connus au lycée Paul-Lapie, à la fin des années cinquante. En sixième déjà, Daniel et Jean se trouvaient dans la même classe, mais il avait fallu l'arrivée en cours d'année d'un troisième, le charismatique Patrick, pour qu'ils deviennent amis, entraînés par ce dernier dans le projet de créer un journal de classe. L'amitié avait perduré bien au-delà de l'unique numéro de la gazette, au point que deux ans plus tard, celui que dans les lycées et les collèges on appelait alors le censeur – terme qui pour être explicite n'en était pas moins trouble –, et qui était en charge à la fois de la discipline et de l'orientation des élèves, avait cru bon de « casser » ce qu'il avait appelé le « clan » de ces intellectuels en herbe. Il les soupçonnait d'exercer une influence qui ne lui plaisait pas sur les autres élèves et il les avait envoyés l'année suivante dans des sections différentes. Cela n'avait évidemment pas empêché qu'ils continuent de se voir ni même qu'un quatrième se joigne au

groupe. Daniel, que j'appellerai provisoirement Daniel A., avait sympathisé avec un autre Daniel, Daniel T., au hasard d'un voisinage de table en cours d'allemand (à moins que ce ne fût en salle d'étude, sur ce point, leurs souvenirs ne concordent pas). Et puis, à la fin des années de lycée, en classe de philo, il s'était passé quelque chose de décisif qui allait les réunir dans une même singulière entreprise, et par voie de conséquence les engager (et m'engager moi, alors que je ne les connaissais pas encore !) sur un chemin qu'il aurait été bien difficile de prédire, où ils allaient continuer tout au long de leur vie de se côtoyer professionnellement, sans plus jamais, toutefois, s'associer aussi étroitement. Disons que le destin leur avait adressé un même signe auquel ils obéirent tous en chœur, puis que chacun l'interpréta à sa façon, sans rien demander aux autres. Maintenant que les années ont passé, nombreuses, c'est une curiosité que de considérer comment leurs vies sont restées dans ce voisinage qui était le leur lorsqu'ils habitaient dans la même banlieue tranquille, à quelques rues les uns des autres, et que dans le moment où s'opérait en eux le subtil passage de l'adolescence à l'âge adulte, qui les avait vus mener à bien, ensemble, leur toute première réalisation en tant qu'homme, malgré cela, tout en conservant de bonnes relations, ils ne partagèrent plus jamais l'intimité d'une œuvre commune.

Mais restons en 1962-1963. Les quatre en sont encore à préparer le bac. Tous ont pour professeur de philosophie un certain Pierre Morhange. Pierre

Morhange, poète farouche, rencontre avec ces adolescents une poignée d'auditeurs qui sauront tirer profit de son enseignement peu orthodoxe.

Sauf à être passionné de poésie, on ne sait plus guère qui est Pierre Morhange, ce qui devrait être réparé un jour. À l'époque déjà, ceux qui appréciaient son verbe bref, brutal parfois, déploraient qu'il fût si peu reconnu. Auteur d'une poésie sociale empreinte à la fois de compassion et de causticité, et marqué par la guerre et la Shoah – juif, Morhange était entré tôt dans la clandestinité et, membre du Front National de Résistance, s'était employé à sauver des enfants juifs –, il avait publié dès les années 1930, protégé par Malraux, un recueil chez Gallimard, puis d'autres, dans les années 1950, chez Seghers, et chez cet éditeur, dans la collection « Poètes d'aujourd'hui », Franck Venaille lui a consacré un essai paru en 1992. Au début des années 1960, il était depuis toujours en guerre avec les Surréalistes et ses rapports avec le Parti communiste avaient suscité bien des démêlés, laissant des blessures jamais refermées, jusqu'à ce qu'il le quitte définitivement en 1953, à la suite de l'affaire des blouses blanches. Il s'était mis à l'écart, et il n'y avait plus beaucoup de visiteurs pour venir le dimanche goûter les spécialités juives de Mme Morhange, mais ces visiteurs fidèles s'appelaient Tristan Tzara, Jean Wahl, Jean Cassou ; le professeur Étienne Boltanski et sa famille étaient aussi des habitués. Il avait donc aux yeux de ceux parmi ses élèves qu'il subjuguait (parce qu'il y en avait qu'il agaçait horriblement et il était arrivé

que ses provocations lui valaient quelques plaintes de parents) l'aura du « poète maudit ». D'une certaine façon, il savait y faire. Ce petit homme mince, que l'on n'aurait pas vu arriver sans chapeau, qui avait l'élégance dans sa tenue de ne singer ni la bohème, ni ces petites gens qu'il observait avec tellement d'empathie et décrivait avec crudité, entrait en classe en affichant certains jours un air douloureux, souffreteux ; il parlait bas, monologuait longuement en se tenant la poitrine, puis passait tout à coup à un régime exalté, et apostrophait la classe déconcertée en ironisant sur la morale et en réclamant qu'on s'inquiète plutôt de la misère du monde. Comme Jean s'intéressait déjà à la politique, presque autant qu'à la poésie (c'était lui, par exemple, qui avait réussi à faire venir au lycée, pour une conférence, celui qui venait tout juste d'être nommé à la tête du MRAP, à savoir Pierre Paraf), il était sensible à l'humanité profonde du personnage et de son œuvre, de même que Patrick, mais qui l'abordait peut-être plus à travers un sens du tragique romantique. Daniel A., lui, n'en revenait pas que son professeur pût lui parler de Max Jacob comme d'un ami proche, cela lui donnait l'impression d'approcher lui-même un poète qu'il avait commencé à lire et qu'il admirait énormément. Quant à Daniel T., ce qui tout à la fois le faisait rire et le fascinait, c'étaient les formules à l'emporte-pièce qui émailaient les cours et avec lesquelles le professeur cherchait à écraser les petites pousses de conformisme qu'il voyait poindre dans les jeunes cervelles. T., qui

était moins que les autres versé dans la littérature et la poésie (il était en « math élém » quand les autres suivaient une filière « classique »), devait toutefois en garder le goût de la parole libre, voire des pieds dans le plat.

Ils passèrent le bac. À la suite de quoi Patrick s'inscrivit en médecine, Daniel A. à la Sorbonne où il ne mit pratiquement jamais les pieds, Jean à la faculté d'Assas. Daniel T., qui décidément n'avait pas de penchant pour les études et en avait peut-être un peu trop pour les filles, et qui venait de rater l'examen pour la seconde fois, rejoignit le lycée Albert-Camus pour s'y préparer à nouveau.

Albert-Camus n'avait pas la réputation de Paul-Lapie. « PaulLap » avait été fondé à Courbevoie avant la guerre, prenant le nom d'un recteur de l'Académie de Paris, philosophe qui avait été dreyfusard et l'un des bâtisseurs de l'école laïque ; la personne était oubliée, mais ce patronage mystérieux semblait d'autant plus un gage de sérieux (je veux dire que ne pas savoir qui il était vous faisait accepter votre condition d'humble ignorant). Tandis que tout le monde savait qui était Albert Camus, mort brutalement peu d'années auparavant, et le lycée qui portait son nom à Bois-Colombes était tout neuf, d'abord annexe du lycée Chaptal de Paris. Mais attention ! Albert Camus était un lycée « expérimental ». Ce qui signifiait principalement que la plupart des cours avaient lieu les matins et que les après-midi étaient réservées aux activités physiques – en

réalité, presque uniquement de la gymnastique, et en fait de gymnastique, et pour échapper à une salle pas toujours appropriée en entresol, une simple course, un cross on appelait ça, dans les terrains vagues cabossés des alentours. Enfin, preuve absolue de sa modernité, garçons et filles y étaient mêlés, ce qui n'était pas le cas à PaulLap. D'ailleurs, Albert-Camus s'était d'abord appelé lycée mixte de Bois-Colombes, il avait fallu préciser. J'y avais été inscrite en sixième, mais comme j'avais trois ans de moins que T., je ne l'y ai jamais croisé. Nous étions plus de deux mille baby-boomers à nous y bousculer dans des salles de classe dont quelques-unes étaient encore disséminées dans des préfabriqués.

Au tout début des années 1960, la longue rue Pierre-Joigneaux, dans le segment qui allait de l'ancien et champêtre passage à niveau jusqu'à la longue barre du lycée Albert-Camus, était bordée des deux côtés par de hauts platanes. Au printemps, parce qu'il y avait peu de circulation, l'ombre pâle de leur frondaison accueillait les élèves à l'heure de la sortie avec plus d'agrément que la cour de récréation, qui n'était pas une cour, mais une étendue bitumée et sèche. On s'attardait dans leur lumière filtrée autant sur la chaussée que sur les trottoirs. Pour les plus âgés, la question était de savoir s'ils avaient le temps de pousser quelques pas plus loin, pour traîner encore à L'Oasis, le café qui se trouvait sur la place de la gare des Vallées. Le billet de cinq francs nouveaux que je recevais chaque semaine comme argent

de poche me permettait de payer mon Coca-Cola et mes parents me laissaient relativement libre. Juste en face, une passerelle franchissait la voie ferrée que j'empruntais parfois pour rentrer chez moi, en suivant avec un sentiment d'aventure un autre chemin que le chemin habituel.

C'est dans ce café que, pour la première fois, j'aperçus le groupe. Quand je dis « aperçus », le mot est trop fort, car c'est à peine si j'ai le souvenir des corps qui m'apparurent dans un halo de lumière jaune. J'étais assise dans une partie relativement sombre du café, eux se trouvaient plus loin dans une salle éclairée. N'est-ce pas une merveille des triturations de la mémoire que d'avoir inscrit en moi, sous cette forme qui est presque celle d'un dispositif cinématographique, ce moment où ma vie s'approcha de la leur, sans s'approcher de trop près néanmoins ? Un périmètre réservé émanait de leurs bustes penchés les uns vers les autres. J'ai gardé en tête cette vision, pas grand-chose d'autre, en tout cas pas l'impression qu'elle me fit dans l'instant. J'avais posé mes yeux sur eux. Quelqu'un près de moi l'ayant remarqué me les désigna, c'était eux. Je me souviens bien en revanche qu'il y avait de la moquerie dans la voix de mon informateur. Les mots qu'il employa se sont effacés de ma mémoire mais je ne crois pas qu'ils aient soulevé en moi plus qu'une vague interrogation sur ce qui justifiait le ton plaisantin, si bien que rien ne me permet de remplir ce vide entre mon regard tourné vers eux et ce que je compris de leur occupation. D'autres

images, ou d'autres fantasmes – difficile de savoir –, viennent se substituer à la première. Ils sont à l'autre bout de la banquette où je suis moi-même assise, ils sont dans la même attitude de conciliabule. L'image est prégnante, alors que le motif de ma curiosité est enfoui, écrasé par l'image. Ils se retrouvaient donc là, occupés par quelque chose de spécial. Voici de quoi il s'agissait.

Frais bachelier, Patrick était parti en vacances et sur une plage, il avait sympathisé avec une jeune femme qui écrivait des poèmes. La poétesse avait des amis poètes désireux de créer une revue. L'entrepreneur Patrick avait pris les choses en main, il en avait parlé à la rentrée à ses anciens condisciples de Paul-Lapie et ce projet était devenu le leur. C'est ainsi que le premier numéro de *Strophes* parut à la fin de l'année 1963 : quarante-quatre pages ronéotées sur des feuilles de papier standard, pliées et agrafées chez Jean parce que là, ils ne dérangent personne ; les parents du jeune homme, amenés à s'absenter souvent, le laissent volontiers seul. Sur la couverture jaune était reproduite une photographie pâlotte de Pierre Morhange. Celui-ci apparaissait en veston à carreaux, le regard dans le vague et les lèvres fermées de celui qui a tout juste consenti à poser. On devinait les bras croisés sur la poitrine. La publication s'ouvrait sur un hommage dans lequel ses anciens élèves le présentaient, dans un texte que modestement ils n'avaient pas signé, comme « un journaliste des sentiments », un « Pascal qui ne croit pas », un « pourchassé “au visage étrange” »

que la nature accueille sans amitié ». Suivait un choix de ses poèmes. On trouvait ensuite d'autres poèmes d'autres auteurs, Jean et Patrick avaient glissé les leurs. Ils avaient rédigé de petites présentations pour les uns et pour les autres, les uns sur les autres. À Daniel A. avait incombé la tâche ingrate de dactylographier les textes et d'en corriger les fautes. Par la suite, il fut en charge de trouver un imprimeur et ainsi commença-t-il à aimer fréquenter les imprimeries.

Car ils s'étaient si bien débrouillés qu'avec la vente du premier numéro ils avaient réuni l'argent nécessaire pour que les suivants fussent imprimés et reliés. L'un d'entre eux connaissait un présentateur de radio qui avait leur âge et qui débutait. Il s'appelait Jean-Bernard Hebey et présentait *Salut les Copains* sur Europe n° 1. L'émission était au summum de son audience, et il leur avait fait un peu de pub. Ces numéros parurent presque coup sur coup pendant le premier trimestre de 1964 : le numéro 2, hommage à Tristan Tzara qui venait de mourir, et pour lequel Michel Leiris, Jean Wahl, Michel Sanouillet leur avaient confié des textes ; le numéro 3, qui attira l'attention car, sur une couverture que Daniel A. s'était appliqué à dessiner sur le modèle d'un faire-part, ils annonçaient le décès, tout symbolique celui-là, « du surréalisme et de son chef André Breton ». Cette fois, Jean et Patrick avaient signé : ils reprochaient au surréalisme d'avoir surtout favorisé des « procédés de fabrication » et constataient que les meilleurs poètes étaient ceux qui s'en

étaient détachés. Quant à son chef de file, il avait manqué d'engagement, avait choisi l'exil pendant la guerre quand d'autres avaient décidé de se battre, et ils relevaient à quel point il avait été décalé de la réalité lorsqu'il était rentré en France en 1946. D'autres griefs étaient exprimés : son œuvre était « dénuée de sensations » ; insensible à la musique, il était insensible tout court. Enfermé dans sa théorie, Breton avait perdu le contact avec le monde et s'était égaré dans l'occultisme... La critique était audacieuse, mais après tout ce n'était pas si mal vu pour des pamphlétaires de dix-huit ans, même si on se dit que Morhange était dans les parages.

Le premier numéro de *Strophes* que j'ai tenu entre mes mains a été ce numéro 3, j'avais seize ans, et moi qui aimais tant lire, qui désirais tellement mener à bien l'écriture d'une de ces histoires que j'amorçais à la hâte, d'une écriture aux boucles et aux jambages exagérés, à chaque fois sur des cahiers neufs, et que je laissais toujours en plan au bout de quelques pages, je fus pénétrée d'une inquiétude diffuse, mêlée d'expectative. J'attendais de comprendre. Pourquoi ces jeunes poètes s'attaquaient-ils à un autre poète dont je devinais tout juste qu'il était important ? Toutefois, je n'avais pas posé de question, je savais depuis longtemps qu'il valait mieux, plutôt que les réponses évasives ou énigmatiques des adultes, trouver par l'observation, voire en faisant semblant d'être au courant pour rester dans le cercle, les vraies réponses. Bref, se débrouiller par soi-même. J'ai donc ressenti sans me l'expliquer l'effet produit

par la couverture au sinistre cadre noir, tandis que je les voyais, eux, s'en amuser, jubiler des réactions à leur bon coup. J'éprouvais ma première appréhension devant la réalité d'une vie qui jusqu'alors n'avait été qu'un collage d'images : ainsi des écrivains pouvaient être détestés et même exécutés avec des mots, et je découvrais que ceux dont j'attendais au fond de moi qu'ils m'acceptent parmi eux faisaient preuve de cruauté. Cela, exercer la cruauté et peut-être la subir, me fit peur. C'était tellement éloigné des représentations que je m'étais faites jusqu'alors de l'homme inspiré, travaillant à la lumière d'une lampe unique posée sur sa table de travail, ou se promenant dans un grand parc ombragé, ou le long d'une côte sauvage, toujours par temps d'automne. Mais là encore, j'anticipe, ce qu'était exactement *Strophes*, qui étaient Morhange et Breton et même ces garçons qui avaient lancé l'attaque, je ne l'apprendrais que plus tard. Quand je les regardais de loin dans le café, je ne savais rien de tout ça. Je n'éprouvais même pas le désir de savoir, seule s'est inscrite l'image du groupe complice, à quelques mètres de moi. J'étais encore dans la solitude profonde de l'enfance.

Brigitte

J'observais et je subissais encore l'enfouissement quotidien des sensations qui se produit dans les premières années de la vie, quand elles sont si nombreuses

ces sensations à être nouvelles qu'elles restent inexprimées et qu'elles étouffent la mémoire. C'est à peine si fugitivement elles affleurent à la pleine conscience. Je n'avais pas encore franchi la barrière invisible qui me séparait de cette vie où les « vieux », les adultes, les gens qui travaillaient et même ceux qui n'étaient encore que des étudiants, apparaissaient si concentrés dans leur activité plus ou moins énigmatique. On pourrait dire qu'eux avaient fait le tri, ils avaient l'air de savoir ce qu'ils aimaient et ce qu'ils n'aimaient pas, ce dont ils attendaient que ça les touche et ce qui ne méritait pas, mais alors vraiment pas, qu'ils s'y attardent. Ils se seraient même moqués de moi si j'avais montré de la curiosité pour ce qu'ils méprisaient ! Ils allaient et venaient, faisaient des choses ensemble et restaient entre eux, tandis que moi je ne disposais que de l'espace limité qu'on voulait bien me laisser (au lycée, on connaissait cela, les grands ne se mélangeaient pas avec les petits et le dédain des premiers pour les seconds rebondissait de classe d'âge en classe d'âge, ainsi, je n'aurais jamais osé m'adresser à un élève d'une classe supérieure). Mon horizon le plus vaste était celui de l'espace intérieur, celui de mes lectures au petit bonheur, des idées que j'échafaudais à partir de ces lectures sans pouvoir les vérifier auprès de qui que ce fût, et encore moins par l'expérience, espace des rêveries dans lesquelles je m'engageais sans qu'aucun aléa de la vie ne vînt les entraver. J'aurais pu dériver ainsi à l'infini et pourtant j'étais dans une prison, celle de mes seules pensées.

Il était inimaginable que je me confie à mes parents : je m'étais forgé la conviction que j'étais « quelqu'un de différent » en grande partie au spectacle de leurs disputes et de leurs douleurs trop grandes pour le trois-pièces que nous habitions rue Philippe-de-Metz. Disputes et douleurs que je ne pouvais pas comprendre vraiment et dans lesquelles j'étais peut-être moins impliquée, moins fréquemment en tout cas, que les autres, les duos infernaux étant surtout ceux de ma mère avec mon père, de ma mère avec sa mère, de ma mère avec mon frère. Ma mère, courageuse, batailleuse obstinée, éperdue. Pendant l'enfance, mais de moins en moins au fur et à mesure que nous grandissions, je n'avais guère eu que mon frère pour partenaire belliqueux, si bien que je m'étais sentie le plus souvent spectatrice impuissante, jusqu'à ce que, bientôt, forte de ma conscience raisonneuse d'adolescente, je ne les sermonne comme je sermonnais quelques-uns de mes camarades de classe. En effet, les rares fois où j'assistais plus tard à une réunion de *Strophes*, je resterais silencieuse dans mon coin, complexée par mon ignorance, en revanche, j'adressais déjà à des amis de mon âge de longues lettres dans lesquelles je leur expliquais leurs propres inquiétudes et les conseillais pour leur avenir.

J'affichai cette prétention en regard d'un certain Michel, pour qui j'en pinçais, que sa taille et sa corpulence faisaient paraître plus âgé qu'il n'était et avec qui j'avais amorcé un flirt. Jusqu'à ce qu'en cour de récréation, avec les grimaces de bambin

penaud que font les costauds quand ils expriment un sentiment en contradiction avec leur corps, il ne m'annonce que pendant le week-end, dans une surprise-partie où je n'étais pas allée, il était « sorti » avec Brigitte. Brigitte était la fille avec qui j'avais les conversations les plus sérieuses. Par ailleurs, je ne pensais pas qu'elle fût attirée par les garçons puisqu'il lui était arrivé de me lancer à la figure qu'elle était « gouine ».

L'aveu de Michel m'avait sidérée, mais j'avais encaissé sobrement, orgueilleusement. C'était un gentil qui affectait une attitude de désabusé, prétendait se consacrer à l'oisiveté, comme on en avait vu dans le film *Les Tricheurs*. À quelque temps de là, je trouvais l'occasion de lui adresser des pages serrées qui s'apparentaient plus à une dissertation qu'à une lettre. Je prétendais lui exposer l'origine de sa « maladie », celle de sa génération, et lui proposer des remèdes. Je diagnostiquais qu'il lui manquait un idéal (« idéal » était souligné). Ma démonstration me faisait remonter à l'Ancien Régime, je poursuivais avec la Révolution, la montée de la bourgeoisie et les héritiers de celle-ci désormais trop bien nantis. Certes, notre époque avait bien un horizon scientifique, mais ses réalisations étaient aussi lointaines que la probabilité d'une nouvelle révolution. Donc, comme je ne décelais pas en lui de vocation pour contribuer à accélérer un bouleversement de la société, pas plus que pour l'art, et encore moins de vocation religieuse, et qu'il était ce que j'appelais un « homme moyen », je lui conseillais en fin de compte de

devenir un bon père de famille ! J'écrivais : « Tu peux te consoler en songeant à tes enfants et à tes petits enfants qui partiront avec une expédition dans la Lune, enseigneront l'art javanais aux Congolais, ou prendront le pouvoir au nom de l'égalité sociale et raciale. »

Toute ma science politique venait des cours d'histoire qui me passionnaient et qui portaient cette année-là sur la Révolution française, ainsi que de mes discussions avec la blonde Brigitte aux tendres bajoues et aux petites lunettes assorties à son air sérieux. Nous avons réuni nos solitudes intellectuelles, si je puis dire. Elle m'avait confié comment elle avait essayé de partager « le grand feu qui la brûlait » et sa soif de justice. Elle n'avait suscité que des haussements d'épaules et n'avait finalement trouvé des échos à ses pensées que dans les livres. Moi, je l'écoutais, accroupie sur le tapis de sa chambre, ou bien en l'observant tandis qu'elle commençait à préparer le dîner pour ses parents qui rentraient tard. Peut-être m'intéressais-je surtout à pénétrer l'intimité du trio étroit qu'ils formaient, muette devant la façon méticuleuse dont elle découpait les tomates selon le goût de chacun, en rondelles pour l'un, en quartiers pour l'autre, en quartiers plus petits pour le troisième, dévoilement d'un rituel familial qui était à mes yeux une image tout à la fois indécente et fascinante.

Elle se disait marxiste, mais critique, citait Henri Lefebvre, se méfiait de tous les partis, voulait aider

ceux à qui le minimum de dignité était refusé, reconnaissait ne pas savoir comment s'y prendre. Ce n'était pas que j'étais dénuée de générosité, mais je n'avais pas lu les mêmes livres qu'elle. L'une comme l'autre nous élevions la sincérité au sommet de nos valeurs, ce qui avait pour conséquence des jugements péremptaires et des conseils réciproques assésés surtout par voie postale, pendant les vacances. L'éloignement nous aidait simultanément dans les effusions de tendresse et les règlements de comptes. Elle me reprochait mon égocentrisme et les jugements hâtifs que je portais sur elle. Elle prétendait voir dans mon regard qu'elle ne me plaisait pas physiquement et même que je me rassurais sur mon propre compte en me jugeant « mieux qu'elle ». « Mais je m'en fiche », affirmait-elle.

De mon côté, je la traitais de Don Quichotte quand elle m'exposait avec lyrisme son engagement politique, et je la reprenais beaucoup sur son style : « la Révolution dans laquelle je laisserai ma peau », ça ne passait pas avec moi. Alors elle se défendait : elle était maladroite parce qu'elle savait trop bien que j'allais juger, disséquer la moindre de ses phrases. Tout ça n'empêchait pas que je lui demande si elle m'aimait. Dans le moment où nous ne souhaitions qu'une chose, nous échapper de la famille, la sienne qu'elle jugeait trop bourgeoise, la mienne dont je souffrais qu'elle ne le fût pas assez, nous jouions à tour de rôle, l'une envers l'autre, le rôle de l'émancipée, de la grande personne qui raisonne et tempère en s'emportant contre les emportements

de l'autre. Mais au fond, moi, ce que je voulais en cherchant une position d'autorité avec elle plus encore qu'avec Michel, c'était pouvoir continuer à me sentir « à part » en compagnie de cette amie intelligente qui lisait, réfléchissait, avec qui j'étais de plain-pied. Je disposais auprès d'elle du tout premier public pour mes tentatives d'écriture, tout en trouvant le moyen de me dérober : je n'avais pas pu m'empêcher de lui donner à lire mes premiers poèmes, mais, soi-disant, surtout pas pour en attendre un avis ! Je la rabrouai quand elle me dit les trouver beaux et lui rétorquai que, moi, je les reniais au fur et à mesure que je les écrivais !

J'étais dans l'enfance prolongée, j'étais une adolescente. Les adolescents ont hâte de disposer de la même autonomie que les adultes, mais ils ne sont pas pour autant pressés de quitter la prison intérieure de l'enfance, surtout si elle est une enclave, comme c'était mon cas, au sein d'une société d'adultes chaotique et angoissante. L'adolescence, c'est la période où l'on hésite à sortir de l'enfance, je n'avais pas envie de perdre le privilège d'être celle qui se contente de regarder et qu'on tient à l'écart sous prétexte qu'elle ne peut pas comprendre. C'était déjà trop que mon père et ma mère nous prennent à témoin, mon frère et moi, de leurs disputes et du drame de leur vie. Mes fabulations sur ma vie à venir à moi me permettaient de m'y soustraire et me dissimulaient ce que l'atmosphère familiale augurait de la vie réelle.

Mais je n'avais pas trop à m'en faire, j'allais avoir de la chance, car les circonstances de la vie, de la vie réelle, me conduisaient sans que j'aie à les chercher vers ces rencontres miraculeuses que j'attendais depuis que j'avais commencé à lire des romans.

Patrick

J'avais une autre amie pour laquelle j'éprouvais beaucoup d'affection, Martine, fille délicate d'un an plus jeune que moi, plus petite, menue, avec de longs cheveux fins qu'elle laissait tomber à la manière de Françoise Hardy. Elle était la benjamine de trois sœurs et je m'ajoutais inconsciemment à la famille en la regardant comme ma propre cadette. Le pavillon aux pièces claires qu'elle habitait rue Pierre-Joigneaux se trouvait sur mon chemin entre le lycée et la rue Philippe-de-Metz et je m'y attardais souvent à la sortie des cours parce que je m'y sentais bien. Dans sa chambre au premier étage, nous nous livrions à des gamineries. Nous nous occupions entre autres des derniers joujoux auxquels ont droit les filles, des collections de sujets miniatures, des petites poupées folkloriques dénichées dans des boutiques de souvenirs, des petites peluches, tout ce que nous avions pu dégoter que nous trouvions « chouton ». « Chouton » dérivait de « chouchou ». « Chouchou » avait été mis à la mode par l'émission de *Salut les copains* pour désigner la chanson vedette de la semaine. Nous nous donnions du « chouton » entre

nous aussi. Martine me montrait ses nouvelles acquisitions, j'avais glissé une des miennes dans mon cartable. Nous leur donnions des prénoms qui nous plaisaient parce qu'ils étaient rares ou exotiques, nous leur inventions de courtes histoires qui étaient la traîne des affabulations de notre premier âge révolu.

Dans le courant de l'année qui préparait au BEPC, il devint manifeste que nous étions l'une comme l'autre bien trop mauvaises en maths et qu'il serait nécessaire pour nous aider à préparer l'examen que nous suivions des cours particuliers. La mère de Martine, qui était la tante de Jean, s'adressa à celui-ci : serait-il intéressé à gagner de cette façon un peu d'argent ? Jean déclina, mais il avait un ami à qui cela rendrait certainement service, Patrick.

Plusieurs fois par semaine, Patrick venait, en fin d'après-midi, chez Martine. Dans l'atmosphère calfeutrée de la chambre, au lieu de traîner et de divaguer avec nos grigris, nous nous appliquions sous sa conduite à comprendre le théorème de Thalès et la trigonométrie. Patrick était très séduisant. Il n'était pas très grand, avait des cheveux noirs qui bouclaient, de beaux sourcils, sa peau semblait douce et il avait juste ce qu'il fallait de mollesse dans les traits pour donner envie de l'embrasser sans qu'il y perde de sa virilité. En présence de ses deux élèves du moins, c'était un taciturne, mais avec la faculté d'allumer brusquement le regard et d'afficher un sourire qui semblait tout livrer de lui-même, ne rien laisser de l'ombre suggérée la seconde d'avant,

puis qui s'effaçait aussi brutalement. Cela me déconcertait. Il était consciencieux, mais de temps en temps, il parlait tout de même de littérature et de la revue de poésie qu'il venait de créer avec des amis. J'étais attentive, mais sans rien dire de mon propre désir d'écrire, je me contentais de lui montrer des classeurs où étaient rangées des feuilles sur lesquelles je recopiais des phrases qui m'avaient frappée au cours de mes lectures, beaucoup de Balzac, Stendhal, des vers de Nerval... Et puis le soir du dernier cours, ainsi que je l'ai raconté dans un autre livre, j'avais pris la première vraie décision de ma vie, celle qui avait percé la bulle des rêves.

Le brouillard d'émotions à travers lequel j'ai regardé Patrick s'éloigner dans le jardin était ce qui restait de cet écran qui pendant mes premières années avait fait paraître ma vie à venir si lointaine, comme si l'avenir ne devait jamais arriver, continent dont me séparait l'océan de mon ignorance de la vie, c'est-à-dire de la manière féroce dont elle s'organise. Devenir adulte est pendant le temps si démesurément long de l'enfance et de l'adolescence une sorte d'utopie. Cet océan, je le franchis en quelques foulées. J'avais hélé et rattrapé Patrick au moment où il parvenait à la grille et je lui avais demandé, le souffle court, s'il voudrait bien lire quelques pages que j'avais écrites, et avec un visage inexpressif, mais qui semblait dire qu'il ne pouvait pas repousser une démarche à laquelle il s'attendait – et cela, l'océan étant franchi, je l'avais parfaitement perçu –, gentiment, il avait dit oui.

Nous étions au printemps. À plusieurs reprises, je le retrouvai à la terrasse de L'Oasis. Je n'ai pas le souvenir qu'il ait manqué un rendez-vous, mais il m'arriva de l'attendre et dans un état d'angoisse exagéré qu'accentua l'impression d'être ridicule aux yeux des autres consommateurs. Il me semblait que de toutes les tables alentour on m'observait, spéculant sur l'idée que j'étais la fille à qui son petit ami avait posé un lapin, et bien sûr, *ça n'était pas ça*. Maintenant que se réveille ce souvenir, je réalise que je ne me suis jamais défaite d'une hantise, celle que la personne avec laquelle je suis convenue d'un rendez-vous dans un café puisse ne pas venir. La crainte refait surface presque chaque fois, quelle que soit l'importance que j'accorde à la personne et à l'objet du rendez-vous. C'est au point que je peux m'arranger pour laisser le temps à cette personne d'arriver avant moi, et l'appréhension est si forte que souvent en effet je ne la vois pas si elle est déjà là, assise ; « Évidemment, elle n'est pas là », me dis-je en regardant d'un regard aveugle. La présence de Patrick, pour moi, à L'Oasis, a été l'unique et fragile fil grâce auquel je fus accrochée, petit poisson brillant tout juste ferré, à ce que je peux bien appeler enfin le destin, puisqu'il n'y a conscience d'un destin que rétrospectivement. Ce que j'ai fait de ma vie, pour employer une expression que j'aime bien, est parti de ces rendez-vous, les premiers, du reste, que j'avais avec un garçon qui n'était pas un copain de classe. Mais ils étaient si improbables ! À Albert-Camus, je n'avais pas de professeur qui aurait été poète et qui m'aurait encouragée de façon

plus conforme à l'idée qu'on se fait de l'adulte qui met le jeune sur sa voie ! Et mon mouvement vers mon professeur de maths particulier aurait-il été aussi vif si celui-ci n'avait pas eu les yeux si noirs et le sourire aussi imprévisible ? Quel chemin aurais-je emprunté s'il n'avait pas accepté de s'embarrasser de celle qu'il regardait sans doute comme une gamine ? Je n'avais jamais douté que j'échapperais à l'étroitesse de la rue Philippe-de-Metz et à la somnolence de Bois-Colombes grâce à une rencontre de pur hasard, un événement tombé du ciel. Qu'aurais-je pu concevoir d'autre ? Mes rêves m'avaient déjà transportée trop loin pour que je me contente d'espérer réussir mon bac, faire des études, et ainsi de suite...

Et le coup de baguette magique s'était produit. Aussi, la bulle des rêves à peine crevée pouvait-elle se reformer et se refermer sur moi et m'envelopper. Bien sûr, plus tard, la vie a passé et la bulle n'a pas toujours suffi à me protéger, quelquefois elle a laissé passer de mauvais coups, cependant, il me semble jusqu'au jour d'aujourd'hui qu'elle continue de flotter quelque part au-dessus de ma tête, transparente et molle, étirable, sur le modèle de ces bulles de savon que je soufflais enfant, si bien qu'il me reste dans la vie quotidienne cette peur : qu'elle n'éclate et que tout n'ait été en effet qu'un rêve, et que l'acquis depuis tout ce temps fût à rejouer, comme si tout ce qui s'était passé pouvait ne pas avoir eu lieu.

Les vacances arrivèrent, Patrick partit au bord de la mer, à Saint-Palais, près de Royan, je restai à

Bois-Colombes. Étaient-ce les conversations avec lui ? J'avais pris de l'assurance et je prétendais mettre à profit ce moment pour écrire, dessiner, « réfléchir », disais-je. Je me montais la tête, tout en désespérant d'arriver à quelque chose. J'adressai une lettre à Patrick pour me lamenter de ce que, à peine avais-je rédigé quelques pages, je découvrais que cela ressemblait trop à un roman que je venais de lire. Ou encore, alors que j'étais plutôt douée pour le dessin, je déplorais d'être complètement dépourvue d'imagination, tout juste bonne à recopier des images qui m'avaient plu. En effet, sans trop de discernement, je prenais pour modèle aussi bien une illustration dans un de ces livres d'aventures que je lisais encore que des tableaux dont j'avais acheté la reproduction en carte postale, un autoportrait de Goya, un portrait de femme dans le style d'Ingres. Patrick me répondit sur le ton d'un grand frère, mais avec toute la candeur qui était celle de ses dix-huit ans : « Que tu écrives ou dessines des œuvres déjà faites n'a aucune importance, me rassurait-il, nous sommes encore à l'école. On ne trouve son style propre, sa puissance verbale ou picturale qu'aux environs d'une vingtaine d'années. Il faut avoir beaucoup écrit (et tant pis si l'on écorche la langue française), beaucoup lu, et surtout beaucoup vécu. »

À la rentrée, pour lui, « le cirque recommença ». Au retour des vacances, il s'était trouvé un petit boulot au rayon chaussures du magasin Brummell ; son temps libre, il le consacrait à *Strophes* et à l'écriture d'un roman auquel il s'essayait, et il attendait

dans l'angoisse les résultats du concours qui lui permettrait ou non de poursuivre sa médecine. À la différence de ses camarades qui appartenaient à la classe moyenne – le père de Jean était acheteur pour une grande chaîne de magasins, les deux Daniel étaient fils de fonctionnaires –, Patrick était d'une famille modeste, avec un père qui se passionnait surtout pour les courses de chevaux et, à la maison, le fardeau d'un frère handicapé mental. S'il avait besoin de travailler, ce n'était pas seulement pour financer ses études et accessoirement les numéros de *Strophes* dont le numéro 4 était en route, mais simplement pour s'acheter un pantalon convenable. Les jobs pour étudiants ne suffisaient pas, il lui fallut prendre un véritable emploi et ce fut un poste d'instituteur dans une école de Nanterre. Nos rendez-vous à L'Oasis s'espacèrent. J'inventais de l'emmener voir une exposition ou une pièce de théâtre, mais il décommandait ; il était toujours gentil, parfois affectueux, mais il n'avait jamais le temps. À la fin du mois de décembre, je reçus un mot dans lequel il s'excusait une nouvelle fois. Il terminait : « À part cela, je collectionne en ce moment les ennuis de toutes sortes, mais je ne sais par quel mystère le moral à ce jour s'est maintenu assez bon. »

J'écrivais de plus en plus, surtout des poèmes en vers libres, sous l'influence de mes lectures de *Strophes* – dont il faut dire que le titre n'avait pas été si bien choisi par ses fondateurs néophytes (qui allaient rectifier l'orientation avec un gros numéro 5 consacré

au poème en prose) –, mais aussi quelques brouillons de nouvelles. La voix, toujours, de quelqu'un qui marchait, sous un ciel jaune de préférence, on ne savait jamais trop vers quoi ni pourquoi. Des idées de fatigue de la vie, de mort, de suicide alternaient avec des passages exaltés, panthéistes et charnels, et définitifs : « S'enfuir vers des pays où le soleil est le plus près et le plus lent... attendre qu'il me brûle et confonde mes cendres à la terre. » « Avoir assez de pores pour toute la poussière du monde. » Je m'adressais à moi-même, à mon « âme » : « Pourquoi veux-tu déterrer les morts, et surtout déterrer les vivants/Pourquoi te perdre dans leurs cœurs difformes, toi qui n'as même pas encore de forme ? » La page suivante repoussait l'idée de la mort, pour parler de « besoin de vie, pour écrire tous les poèmes et tous les romans que j'ai envie d'écrire, pour aimer et pour combattre et gagner la bataille du bonheur », etc. Patrick les lisait et me les rendait avec des commentaires dans les marges, tracés d'une écriture fine, comme s'il s'était agi pour lui de corriger des copies d'élèves. Les pages que je lui confiais étaient soit calligraphiées avec soin, soit dactylographiées, les lignes des poèmes souvent distribuées dans le blanc selon mes impulsions ou, plus ambitieusement, pour marquer une scansion particulière – une disposition mallarméenne, si j'ose dire. Il la critiquait, il trouvait ça gratuit.

L'être humain n'est jamais aussi buté que dans les années au cours desquelles sa conscience commence à se révéler à elle-même. La conscience se

construit, elle maçonne, trop occupée à faire tenir le mur à l'aide d'un mortier trop maigre pour vraiment prendre en compte les conseils qu'on lui donne, mais qu'elle va chercher et qu'elle écoute néanmoins ! Mais plus le mur s'élève et plus il l'isole ; le maçon est à l'intérieur de la maison. Arrive le moment où les voix extérieures ne sont plus audibles ; il faudra du temps ensuite avant que la maison ne s'ouvre. Ce n'était donc pas faute d'avoir espéré et attendu les commentaires de Patrick dont je ne me cachais pas que j'étais amoureuse, et à qui j'avais donc terriblement envie de plaire et que j'écoutais, seulement retenue de discuter par ma timidité, mais je continuais de disposer mes mots dans la page en ne suivant que mon caprice.

J'élargissais mon cercle de lecteurs. Outre Brigitte, j'envoyais aussi quelques poèmes à un garçon que j'avais rencontré pendant des vacances de Noël à Berlin et avec qui j'avais commencé à entretenir une correspondance soutenue. Lutz avait l'âge de Patrick et il était étudiant. Lui était mon vrai public, il commentait mes poèmes en jeune homme cultivé qui me parlait de Heinrich Böll et de Dürrenmatt tout en reconnaissant ne pas être un « littéraire actif » comme mon ami Patrick et moi. Il discutait les dissertations auxquelles je me laissais aller sur des sujets politiques, sous l'influence de Brigitte, des cours d'histoire, et beaucoup pour me conformer à l'idée que je me faisais d'un poète, forcément sensible aux idées sociales. Lutz tempérait. Même si lui n'y faisait